
Chanson composée pour la transformation du local de la Sorbonne en temple de la Raison, transmise par la société populaire de Blois (Loir-et-Cher), lors de la séance du 19 pluviôse an II (7 février 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Chanson composée pour la transformation du local de la Sorbonne en temple de la Raison, transmise par la société populaire de Blois (Loir-et-Cher), lors de la séance du 19 pluviôse an II (7 février 1794). In: Tome LXXXIV - Du 9 au 25 pluviôse An II (28 janvier au 13 février 1794) pp. 439-440;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1962_num_84_1_34937_t1_0439_0000_5

Fichier pdf généré le 15/05/2023

chaque décade nous irons avec nos enfans prendre des leçons de morale, et nous former à la vertu.

Signé : COTTÉ, BAUDOIT, RICHARD, MALHERBE, LEPRINCE, GROS, commissaires.

[Discours d'un membre de la Sté, dans le temple de la Raison; 30 niv. II]

Citoyens,

Vous avez vu quelquefois un pauvre aveugle qui cherche à regagner sa demeure. Il touche avec son bâton tout ce qui se présente devant lui, afin d'éviter les trous qui pourroient se rencontrer sous ses pas. Il arrive enfin à la porte de sa maison : là, il dépose son bâton, et entre gaiement se reposer au milieu de ses enfans et de ses amis qui l'attendoient.

Citoyens, nous sommes ce pauvre aveugle. Environnés des merveilles de la nature que nous admirons sans les comprendre, comment concevoir leur auteur ? Cet être bienfaisant nous accorda du moins un bâton pour nous conduire, et ce guide, c'est la Raison. Les peuples de la terre qui refusèrent d'entendre sa voix, se plongèrent dans les maux qu'enfantent l'ignorance et la superstition. C'est de cette source impure que sortit la multitude des religions qui égareurent les hommes en les rendant malheureux; les uns adorèrent des idoles, ouvrage de leurs mains; d'autres crurent voir dans les astres et les productions de la nature, l'image de la Divinité. Ceux-ci, nés dans des climats peuplés d'animaux féroces, au lieu de s'armer pour les détruire, crurent, dans le délire de leur imagination, voir en eux un dieu irrité, et leur adressèrent un culte insensé. Il y en eut qui poussèrent la démente jusqu'à souiller leurs autels de victimes humaines; mais de toutes ces religions, aucune ne coûta autant de sang et de larmes à l'univers, que celle que professoient nos pères. Frémissez ! Citoyens, cent mille hommes égorgés presque sous vos yeux dans la Vendée par le fanatisme, ne sont qu'une légère et foible image des maux qu'enfanta l'église de Rome. Tirons un voile épais sur ces scènes d'horreur, et revenons à ce culte singulier. La plus ensanglantée des religions fut en même temps la plus absurde et la plus grotesquement ridicule. Il y a peu d'instans, Citoyens, un dégoûtant et sale capucin, le rebut de l'espèce humaine, osoit vous assurer, avec l'effronterie de la scélérate, qu'il avoit le secret de faire venir l'Être Suprême entre ses doigts, et lui donnoit son estomach pour temple. Oh honte ! la mère conduisoit à ses pieds sa jeune fille parée des charmes de la jeunesse et de l'innocence; le mari y envoyoit sa trop crédule épouse, que dis-je; il alloit lui-même s'y prosterner et avilir le plus bel œuvre de Dieu, l'homme.

Brillant auteur de la nature ! toi que je sens par-tout et que je ne comprends pas ! toi qui, au milieu des bienfaits dont tu daignas combler mon être, m'accordas la raison, agréa le culte que je te voue désormais !

Du lever de l'aurore au coucher du soleil, je te remercierai des biens que tu répands sur la terre.

Si je vois souffrir un de mes frères, j'irai m'affliger avec lui et porter la consolation dans son sein.

Si la haine, la basse jalousie s'élevoient dans mon cœur, j'écouterai la Raison qui me dira : que vas-tu faire ? Ce n'est donc pas pour toi un supplice que de haïr ? Eh bien ! suppose que ta vengeance soit assouvie, et que l'homme que tu voulois perdre soit écrasé, que sera-t-il alors à tes propres yeux ? ... Un objet de malheur et de pitié, qui le premier excitera dans ton âme le remords d'en avoir été cause. Vole, vole dans ses bras te réconcilier avec lui, et reviens-en pénétré de cette vérité, que jamais, non jamais tu ne seras heureux, si tu ne t'habitue pas à vivre sans orgueil avec celui que la fortune plaça au-dessous de toi, et à voir sans jalousie celui qu'elle mit au-dessus. L'un et l'autre sont tes frères; vous êtes égaux en droits, en liberté, et tu ne dois chercher à les surpasser qu'en vertus.

Être bienfaisant et juste ! c'est dans ces principes sacrés que j'élèverai mes enfans. L'amour de la patrie et de la liberté, la bienfaisance, la vérité leur seront présentés chaque jour comme des sources intarissables de bonheur pour l'homme de bien. La haine, l'oisiveté qui engendre tous les vices, l'ivresse qui dégrade l'homme et le met au rang de la bête, toutes les passions honteuses seront avec soin écartées de leurs jeunes cœurs. Je m'instruirai, en les pratiquant, des devoirs de père et d'époux qu'un jour ils professeront à leur tour; et lorsque ma dernière heure sonnera, semblable au pauvre aveugle qui dépose à la porte de sa maison le bâton qui lui devient inutile, je ramasserai mes forces affaiblies, pour te bénir encore, et je m'endormirai paisiblement dans ton sein du sommeil de l'homme juste.

[Chanson composée pour la transformation du local de la Sorbonne en temple de la Raison, à Blois]

AIR : *Des Amis de la République;*
ou *Vaudeville des Visitandines*

Mes amis, l'idée est fort bonne
D'avoir adopté la maison
Où déraisonnoit la Sorbonne,
Pour faire un temple à la Raison : (bis)
Tout mal, dit-on, par son contraire,
A coutume de se guérir;
Ici l'on a tant su mentir,
Que la vérité doit s'y plaire. (bis)

Depuis long-temps le grand Voltaire
Avoit prédit à ces messieurs,
Qu'un jour on les enverroit faire
Toutes leurs parades ailleurs; (bis)
Enfin ces véritables maîtres
Chez nous ont achevé leur temps;
Adieu dangereux charlatans,
Adieu pour jamais tous les prêtres. (bis)

Ils nous citoient de vieux conciles,
Ecrits en latin fort mauvais;
Mais nous, à tous ces imbéciles,
Nous avons parlé le bon français : (bis)
Nos canons chassent ceux de Rome,
Qui ma foi n'en reviendront pas;
Oublions tous ces vains fatras,
Sachons par cœur les droits de l'homme (bis)

Adorer un Être Suprême,
L'espoir du juste et son appui;
Ce qu'on désire pour soi-même,

Le faire toujours pour autrui :
Voilà, sans dispute et sans schisme,
Des articles de foi certains;
Voilà des vrais Républicains,
En trois mots tout le catéchisme. (bis)

45

La société montagnarde de Port-Malo écrit que, régénérée par le représentant du peuple Le Carpentier, elle ne forme plus qu'un peuple de frères, unis pour la défense de la patrie et l'affermissement de la République. Des ennemis communs s'étoient glissés dans son sein pour les diviser, mais les manœuvres des traîtres ont été déjouées, et ils ne cesseront jamais d'admirer les sublimes travaux de la Convention nationale.

Mention honorable, insertion au bulletin (1).

[Port-Malo, 10 pluv. II] (2).

« Citoyens Législateurs,

Régénérés par les soins de votre digne collègue Le Carpentier, nous ne formons plus qu'une Société de frères unis pour la défense de la patrie et l'affermissement de la République française. Des ennemis de notre bonheur s'étoient glissés dans notre sein, les uns ont voulu nous décrier, d'autres ont même contre toute vérité osé vous faire annoncer que nous avions eu la foiblesse de choisir Magon la Blinais pour commander notre garde nationale, tandis qu'il n'a jamais eu l'honneur de porter les armes pour la défense de la liberté, mais la vérité se fait toujours apercevoir au travers du nuage épais dont on veut l'envelopper et nous osons vous assurer que la masse de la Société a toujours été saine. Malgré la malveillance qui a cherché à noircir les Malouins, nous n'avons cessé d'admirer vos sublimes travaux et de déjouer les manœuvres perfides des traîtres qui croyaient trouver dans nos murs un asile assuré et qui, bientôt connus se sont vu renfermer dans les maisons d'arrêt, sagement formées par vos ordres dans notre cité comme dans toutes les autres communes de la République.

Toujours occupés à propager les principes qui nous animent, nous ne cessons de faire connoître à nos concitoyens, que nous devons à votre sagesse la paix intérieure dont nous jouissons et les avantages que remportent aux frontières, nos braves défenseurs sur les puissances coalisées. Nous admirons sans cesse la loi sur le mode de gouvernement révolutionnaire et votre décret qui perpétue le souvenir du bonheur que nous avons eu de voir tomber la tête du dernier de nos tyrans.

Intimement persuadés que des Républicains ne doivent jamais traiter de paix avec les despotes, nous répétons souvent que pour jouir des avantages que nous promet une république une et indivisible fondée sur les bases inébranlables de la Liberté et de l'Egalité, nous ne devons nous reposer qu'après avoir détruit entièrement les tyrans couronnés, aussi les Malouins dési-

rent-ils, avec ardeur, d'aller porter la mort à ces chefs perfides qui retiennent encore dans l'esclavage des hommes nés pour la Liberté et qui n'attendent que les Français pour se réunir à eux et livrer au glaive des lois ceux qui abusent de leur pouvoir usurpé, veulent les tenir courbés sous le joug d'un despote. Parlez, Citoyens Législateurs et de suite nous courons secourir nos frères de la grande Bretagne. Nous connoissons leur amour pour la Liberté, nous savons qu'ils brûlent du désir de nous voir voler à leur secours, et de nous livrer ces traîtres qui, après avoir semé la discorde parmi nous, ont fui la terre de la Liberté pour éviter la peine due à leurs forfaits. Nous avons juré dans notre séance du 9 pluviôse; *Guerre aux Tyrans, paix aux chaumières, Liberté ou la Mort*, et le maintien de la République une et indivisible et nous tiendrons notre serment jusqu'à la mort.

Guil. LECOQ (présid.), LEDOUX (secrét.)
[et une signature illisible]

46

Dartigoeyte, représentant du peuple dans les départemens du Gers et de Haute-Garonne, annonce que les respectables cultivateurs ont refusé généreusement le prix des fagots que les commissaires du parc d'artillerie avoient mis en réquisition.

Mention honorable, insertion au bulletin (1).

[Toulouse, 10 pluv. II] (2)

« Citoyens mes collègues,

Les commissaires du parc d'artillerie établi à Toulouse avoient mis en réquisition dans la commune de porter mille fagots de saule, destinés à faire du charbon nécessaire pour la composition de la poudre. Les agriculteurs respectables qui l'habitent n'ont pas voulu permettre qu'on leur en payât la valeur. Ils en font l'abandon à la patrie pour contribuer à assurer le triomphe de la liberté sur le despotisme. Citoyens mes collègues, ces estimables patriotes ont recueilli la récompense qu'ils apprécient le plus lorsqu'ils ont obtenu l'approbation des représentants du peuple. S. et F. »

DARTIGOEYTE.

47

La société populaire des sans-culottes de Langeais, département d'Indre-et-Loire, envoie, pour être déposé sur l'autel de la patrie, 1,634 liv., dont 24 liv. en numéraire, et le reste en assignats; plus, une tabatière en argent, une pièce d'argent. Un gendarme nommé Bellau a contracté publiquement dans la société l'engagement de donner, pendant tout le temps de la guerre, 5 liv. par mois. Cette société envoie de plus le récépissé de l'administration du district pour 41 chemises, 3 paires de guêtres, 3 paires

(1) P.V., XXXI, 91. Reproduit dans Bⁱⁿ, 19 pluv. Mention dans J. Paris, n° 405; C. Eg., n° 540. Analyse dans AULARD, *Recueil des Actes...*, X, 524.

(2) C. 291, pl. 922, p. 36.

(1) P.V., XXXI, 91. Bⁱⁿ, 20 pluv. (suppl^t).

(2) C 292, pl. 939, p. 7.